

il était complètement nu et d'une seule roche. C'était la limite suprême de la Zerba occidentale, le dieu Terme qui séparait les Monténégrins travailleurs des Monténégrins indomptés.

De là, un panorama splendide se déroulait, comme un rêve, au regard ébloui, et la plume est impuissante à décrire un tel spectacle.

Au moment où il nous fut donné d'en jouir, le ciel était d'une pureté parfaite, l'aurore commençait à teindre d'un reflet orange l'horizon du levant, et une brume légère rampait à plusieurs centaines de toises sous nos pieds.

Nous avions devant nous (notez que nous allions du couchant au levant) une chaîne de montagnes semblables à celles que nous venions de gravir ; entre elle et nous une vallée gigantesque, couverte d'une gaze blanche qui accusait des formes inégales et brusques, sans les dessiner correctement.

Derrière nous, les flancs escarpés de la Zerba occidentale, les gorges sombres où nous avions cheminé pendant la nuit et le jour de l'avant-veille, puis, au loin les plaines vagues de Dalmatie ; sous nos pieds, le golfe de Cataro et les maisons qui bordent ses rives ; au-delà, la mer, bleue, transparente, prête à refléter l'or et la pourpre du soleil, son royal amant.

L'admiration nous cloua immobiles sur le roc que foulaient nos montures, et nous voulûmes attendre le lever du soleil.

Notre attente fut courte. L'orange clair du ciel oriental passa d'abord à des teintes plus sombres, puis ces teintes s'éclaircirent graduellement, un disque rouge et sans rayons d'abord apparut au sommet de la Zerba opposée, un jet de lumière le suivit,—cette lumière grandit... les neiges éternelles renvoyèrent au firmament mille paillettes d'or, et l'astre s'éleva majestueux dans le ciel. Alors ses rayons tombèrent comme une pluie de feu sur la vallée brumeuse, le voile se déchira soudain, et à travers la transparence du brouillard qui remontait aux cieux, nous vîmes comme un amalgame étrange de lacs, de pics, de collines, de forêts noires, de torrens échevelés dans leur cours, de prairies et de hameaux épars dont l'ensemble figurait admirablement ce chaos sublime d'où Jehovah tira le monde !

Cette vallée réunissait les quatre cantons du Monte Negro régulier.

A mi-côte du talus rapide que nous allions descendre était Seldigaz ; au milieu de la vallée, un reflet d'argent accusait le lac où se mire Cettigne, le village principal ; à gauche, adossé à un mamelon brûlé, s'élevait Genecussy, et, dans le lointain, au nord, les roches calcinées, les abîmes bruyans au milieu desquels roule la Moraca, avant de se jeter dans le lac de Scutari.

Autant notre ascension avait été lente, pénible, autant la descente s'effectua rapidement. Un sentier peu large, mais assez bien frayé, courait en mille rampes aux flancs inégaux de la Zerba. Mais nos mulets avaient ce jarret de fer, agile et sûr des chevaux de montagnes, et ils prirent le trot d'eux-mêmes.

Le muletier nous invita à laisser flotter la bride et à nous abandonner complètement à leur instinct.

Une heure après nous étions à Seldigaz.

C'était moins qu'un village, et la qualification de hameau me semble presque ambitieuse. Une douzaine de huttes en bois, couvertes de feuilles mortes et de paille, quatre ou cinq habitans dans chacune,—voilà Seldigaz.

Au bruit de nos mulets, quelques enfans charbonnés, les cheveux en brousaille, accoururent sur notre passage, tandis que de gros chiens jappaient avec fureur et que trois ou quatre femmes se montraient sur le seuil de leur porte entrebâillée.

Le muletier apaisa les chiens par quelques mots de douceur et nous demanda si nous voulions nous arrêter pour déjeuner.

Sur notre réponse affirmative, il fit halte devant l'une des huttes et dit quel-